

La féminité de Schreber

Daniel Paul Schreber tomba malade trois fois, la première après sa candidature aux élections au Reichstag, la deuxième huit ans plus tard, après sa nomination au poste de *Senatspräsident* à la cour d'appel de Dresde, et enfin après la mort de sa mère. Une caractéristique constante de la deuxième maladie de Schreber fut la féminité. Les premières indications de ce phénomène apparaissent dans un fantasme qu'il a en juin 1893 dans lequel il imagine « *que tout de même ce doit être une chose singulièrement belle que d'être une femme en train de subir l'accouplement* », idée qu'il aurait rejetée, dit-il, s'il en avait été pleinement conscient. Après sa réadmission à la clinique de Leipzig en 1893, il commence à croire qu'il a un corps de femme. Puis, ayant d'abord résisté à ce délire de transformation en femme, il en vient non seulement à se lier d'amitié avec l'idée d'être émasculé, mais commence à faire du plaisir sexuel féminin son but. Finalement, au plus fort de son délire, il pense que sa transformation en femme, comme nous le savons, a pour but la fécondation par Dieu pour la procréation d'une humanité nouvelle. Ainsi, si l'avant-propos et l'introduction des Mémoires expliquent que le livre a été écrit pour la reconnaissance de vérités religieuses (*Denkwürdigkeiten*, pp. III, 1 ; Mémoires, pp. 31, 41), en réalité l'idée d'une mission religieuse n'est apparue que sur le tard. En revanche, ce qui fait partie intégrante de sa pensée dès le départ, c'est sa transformation en femme.

Au fur et à mesure du développement de l'idée du plaisir féminin à la clinique de Leipzig, Schreber l'assimile tout d'abord en termes de persécution. Il commence à expérimenter ce qu'il appellera le « *miracle de l'émasculat*ion » (*Entmannung*), son être transformé en femme par les rayons purs d'un « *Dieu inférieur* », *Ariman*. Son ancien médecin, le professeur Flechsig, est d'abord son principal persécuteur par rapport à cette émasculat

Dans un premier temps, Dieu est son allié et Flechsig son ennemi. Par la suite, il en viendrait à penser que Dieu était complice, sinon l'instigateur, du complot visant à assassiner son âme, et à voir son corps sacrifié comme objet sexuel féminin. De surcroît, il soutint d'abord que « *l'ordre des choses* » avait pris son parti dans sa lutte contre la persécution. Il s'apercevra par la suite qu'en devenant femme, il s'était conformé à l'ordre des choses (DW, pp. 61, 94-95 ; M, pp. 78-79, 99).

Lorsqu'il fut transféré de la clinique Flechsig à la clinique privée du Dr Pierson, pour Schreber peu importe l'endroit où on l'emmenait, car il pensait que les choses ne pouvaient pas empirer. Cependant, lorsque, peu de temps après, on le transfère à Sonnenstein, ses miracles deviennent encore plus menaçants et il craint pour sa vie et pour sa virilité (DW, p. 119 ; M, p. 114). Certaines parties de l'âme de Flechsig, qui l'avait suivi, lui demandaient s'il avait déjà été émasculé. Il criait sans cesse « *kleiner!* » (petit homme), le nom qu'il avait donné à Flechsig. Les rayons de Dieu lui parlaient et l'appelaient de façon moqueuse « *Miss Schreber* » (DW, p. 127 ; M, p. 119) et la voix de son Dieu inférieur le traitait de « *salope* » (*Luder*) (DW, p. 136 ; M, p. 124). Par ailleurs, les oiseaux miraculés le surnommaient positivement un « *garçon d'enfer* », et, au moins au début de son séjour à Sonnenstein, il trouve l'idée de l'émasculat

position. La fin du monde étant arrivée, il ne reste que des « ombres d'hommes bâclés à la six-quatre-deux », il n'y a donc aucune honte à être émasculé. C'est vrai que les voix lui font des reproches : « N'avez-vous pas honte face à votre femme ? » (DW, pp. 176-177 ; M, p. 148), mais il continue à se consacrer à cultiver la féminité, préférant être une femme intelligente, plutôt qu'un homme stupide. Il imagine que son corps est doté, par le dessin, de seins, de parties génitales et de fesses féminines (DW, p. 233 ; M, p. 181). Il porte des froufrous féminins, par exemple des rubans et de faux colliers, lorsqu'il est seul devant le miroir, le torse à moitié nu (Weber, 1899 en DW, p. 388 ; M, p. 273).

Schreber croyait avoir la sensation de nerfs féminins sous la peau quand il se touchait le corps, et s'il le faisait en pensant à quelque chose de féminin, des sentiments voluptueux féminins se produisaient en lui (DW, pp. 277-278 ; M, pp. 205-206). Cette jouissance était si forte au lit qu'il lui fallait très peu d'imagination pour créer le contentement du plaisir sexuel féminin. De plus, après son incarcération permanente en mars 1900, il se déclare prêt à se soumettre à un examen médical pour confirmer que son corps est entrecoupé de la tête aux pieds par les nerfs de la volupté du corps féminin (DW, pp. 269, 274 ; M, pp. 201, 204). C'est ainsi que Schreber se laisse dominer par l'idée de devenir femme et du plaisir sexuel féminin. Il en vient à penser que devenir femme est le souhait de Dieu et il se sent contraint de donner aux rayons de Dieu l'impression qu'il est une femme brûlante de jouissance. Cette jouissance féminine consiste en une volupté ininterrompue, et c'est ce que Schreber commence à rechercher avec la bénédiction de Dieu. Non seulement ce n'est plus « contre l'ordre des choses », mais Dieu l'exige pour son propre plaisir (DW, pp. 281, 283, 320 ; M, pp. 207-209, 230-231). Autrement dit, Schreber devient le partenaire sexuel de Dieu. Il croit que Dieu ne se retirera jamais de lui tant qu'il jouera le rôle d'une femme allongée dans sa propre étreinte sexuelle, regardant toujours des objets et des images féminins (DW, pp. 285, 320 ; M, pp. 210, 231). Il ne devient pas seulement femme, mais la femme singulière de Dieu, et cette métamorphose en femme a pour but : la procréation d'une humanité nouvelle, fruit d'une imprégnation par les rayons de Dieu.

La Lecture de Schreber par Freud

Pour Freud, l'évocation dans les Mémoires de Schreber d'une mission religieuse n'est qu'une rationalisation de l'accomplissement du fantasme féminin en 1893. Ce qui est primaire, c'est l'émasculatation (*Entmannung*). Une lettre adressée à Jung en avril 1910 nous apprend que Freud avait l'intention de lire « le merveilleux Schreber » pendant ses vacances (McGuire, 1974, p. 311), et une autre lettre en octobre parle de Schreber aimant Flechsig en raison de sa prédisposition, et du père de Schreber se tenant derrière Flechsig, thème qui sera développé dans d'autres lettres (McGuire, 1974, p. 358).

Ce qui prédisposait Schreber à la paranoïa, selon Freud, était une fixation libidinale infantile au stade de narcissisme. C'est ce qui est nouveau dans le texte de Freud de 1911 concernant la disposition de Schreber à la paranoïa. La prédisposition accessoire qu'il postule est un attachement homosexuel ultérieur chez Schreber à son père. Freud avait déjà lié la paranoïa à l'homosexualité, ayant trouvé une défense contre les désirs homosexuels dans d'autres cas. Dans une lettre adressée à Ferenczi le 11 février 1908, il évoque un cas de paranoïa, Frau Marten, et affirme que les femmes qui soupçonnent leur mari d'infidélité projettent en fait leur propre attirance pour les femmes, laquelle se fonde sur une fixation homosexuelle juvénile (Brabant, Falzeder, & Giampieri-Deutsch, 1993, pp. 53- 54). Dans une lettre adressée à Jung une semaine plus tard, Freud parle du secret qu'il a découvert dans sa pratique, le lien entre la paranoïa et l'homosexualité, et déclare que dans son cas de paranoïa chronique de 1896, la paranoïa de Frau P avait commencé par son éloignement de ses belles-sœurs (McGuire, 1974, pp. 120-121). Dans son texte sur Schreber, l'argument de Freud est que la paranoïa chez un homme révèle le fantasme d'aimer un autre homme, et affirme que toutes les formes principales de paranoïa peuvent se représenter comme des contradictions – il en donne quatre – comme contradiction de la phrase : « je l'aime ».

La disposition accessoire à la paranoïa que Freud attribue à Schreber est une position homosexuelle passive vis-à-vis de son père, le célèbre pédagogue médical de Leipzig, Moritz Schreber. Cet attachement antérieur à son père, de l'avis de Freud, a donné lieu à une poussée de libido homosexuelle

par rapport à Flechsig, en tant que substitut, poussée que Schreber avait trouvée intolérable en raison de la castration qu'elle impliquait. C'est ainsi que Freud comprend l'émasculatation (*Entmannung*) de Schreber, comme castration, et il la comprend davantage comme une offense au narcissisme de Schreber, son image de plénitude corporelle, que comme interdiction du plaisir. Freud remarque que l'ancien fantasme féminin de Schreber est précédé par des rêves de son ancienne maladie et il conclut que la position féminine que Schreber avait prise dans son fantasme était dirigée vers le médecin qui l'avait guéri, Flechsig (Freud, 1911c, p.42). Le fait que Schreber ait trouvé ce fantasme intolérable l'a poussé à le refouler, aux yeux de Freud, et à retirer sa libido du monde extérieur. D'où la mort du monde. D'autre part, le premier délire de Schreber, la persécution par Flechsig, était le retour projeté du refoulé, tout comme l'expérience d'autres cas de paranoïa avait fait penser à Freud que le persécuteur est habituellement quelqu'un antérieurement aimé.

Pourquoi Freud accorde-t-il tant d'importance à l'homosexualité dans le cas de Schreber ? Est-ce uniquement à cause du lien qu'il avait découvert dans des cas précédents ? Au contraire, Schreber lui-même a lié son « *meurtre de l'âme* » aux menaces homosexuelles. La remarque du 25 juin 1894 consignée au dossier de la clinique de Leipzig indique non seulement que Schreber se considérait comme une femme, et que son pénis avait été dévissé, mais qu'il parlait fréquemment de devoir résister à l'« *Urning* » de certaines personnes (KG, p. 2[3]). Ce mot, *Urning*, n'était pas un néologisme psychotique, mais un terme bien connu pour l'amour uraniste. Carl Heinrich Ulrich, *Urning* ou uraniste autoproclamé, avait inventé cette expression dans les années 1860 dans son plaidoyer pour la reconnaissance d'un troisième sexe par les tribunaux, et Krafft-Ebing utilisait régulièrement cette terminologie d'Ulrichs dans son *Psychopathia sexualis* pour ce qu'il appelle « le sentiment sexuel contraire » (Krafft-Ebing, 1886, p. 58 ; Ulrichs, 1864, 1868).

Mais la clé qui donne sens à la composante homosexuelle de l'étiologie de Freud est son assimilation de l'homosexualité passive à une position subjective féminine. C'est ce qui explique le lien que Freud voit entre l'élan d'homosexualité envers Flechsig et l'ultime délire d'être la femme de Dieu. Pour Freud, l'attachement antérieur de Schreber à son père, son amour homosexuel pour Flechsig, projeté comme haine, et son ultime délire, doivent tous se comprendre sous la voile de la féminité. D'où la remarque de Freud qu'aucune autre partie du délire de Schreber n'est traitée dans les *Denkwürdigkeiten* d'une manière aussi détaillée que la transformation de Schreber en femme (Freud, 1911, p. 32).

La Lecture du Schreber de Freud par Lacan

Dans son séminaire de 1955-56 sur *Les psychoses* et dans « *D'une question préliminaire* » de 1958, Lacan s'inspire du texte de Freud sur Schreber. En fait, Lacan a reçu l'étiologie de Freud de 1911 de façon plus complète que les autres psychanalystes, en ce sens qu'il intègre dans sa lecture du cas la fixation au stade de narcissisme. Pour Lacan, le monde de Schreber ne progresse jamais au-delà des relations imaginaires, et sa subjectivité psychotique est marquée par le narcissisme de l'enfant captivé par son propre reflet.

Lacan pense que Freud avait raison de lier les thèmes du père et de la castration à Schreber, même si, comme mentionné en janvier, il lie le père et la castration dans une dialectique symbolique, plutôt que dans la dialectique imaginaire de Freud. La castration dans le texte de Freud est une offense au narcissisme de Schreber, à son image d'intégrité corporelle, vis-à-vis de son père, alors que, chez Lacan, la castration en question est symbolique, Schreber forcluant le signifiant paternel qui aurait dû mettre fin à son être le phallus.

Pour ce qui est de la composante homosexuelle dans l'étiologie de Freud, Lacan considère la relation homosexuelle de Schreber vis-à-vis Flechsig comme délirante, et donc plus comme un symptôme que comme une cause. Il s'agissait plutôt d'une première tentative de rétablissement et de combler le vide dans le registre imaginaire de Schreber, dû au trou dans son Symbolique. Selon Lacan, quelque chose davantage à la mesure de l'effondrement du monde et de l'énormité de son délire doit en être la cause. Pour Lacan, ce n'est pas le refoulement de l'homosexualité, mais la *Verwerfung*, le rejet radical du Nom-du-Père. Et c'est l'exclusion de ce signifiant problématique du Symbolique de Schreber qui l'a fait

revenir dans le Réel comme des oiseaux jasant, comme des voix qui le traitent impertinemment de salope. Du fait que Schreber n'avait pas ce qu'il fallait pour se défendre du signifiant paternel qui lui était imposé « *de l'extérieur* », *von außen*, comme disait Freud, son Imaginaire était contraint d'en faire du sens dans ses délires, et la seule façon dont il pouvait y faire face était d'adhérer à sa transformation en femme. Le fait que sa première solution délirante – être la femme qui manque aux hommes, notamment à Flechsig – était forcément inadéquate, s'explique pour Lacan par le fait que les hommes du monde de Schreber sont tout aussi improbables que lui. C'est-à-dire qu'ils étaient aussi dépourvus du phallus que Schreber, n'étant que des « *ombres d'hommes bâclés à la six-quatre-deux* ». Quoi qu'il en soit, Flechsig était trop petit pour le trou dans son Imaginaire, d'où le nom que lui donne Schreber de « *kleiner* », petit homme. Seul Dieu le Père absolu pouvait le remplir.

Dans le séminaire *Les psychoses*, ce qui manque à l'Imaginaire de Schreber, c'est le signifiant paternel, et dans « *D'une question préliminaire* », c'est le phallus comme signifiant, le nom du père étant absent du Symbolique dans les deux. Mais l'approche plus tardive de Lacan sur la féminité lui permet d'aller plus loin dans cette réflexion. En particulier, dans son énigmatique texte de 1973, *L'Étourdit* (Lacan, 1973, 2009), Lacan s'appuie sur ses formules de sexuation pour expliquer ce qu'il appelle pour la première fois la « *pousse à la femme* » en psychose.

Depuis le début des années soixante-dix, il parlait de « *il n'y a pas de rapport sexuel* ». En cela, il cherchait à dépasser les conceptions bibliques et philosophiques binaires de la relation entre les hommes et les femmes et, par la logique, à expliquer leur manque de complémentarité en termes de relations différentes avec la fonction phallique. Alors qu'il aurait pu y avoir un « tous les hommes » qui étaient soumis à la fonction phallique, il n'y avait pas de « *toutes les femmes* », puisque, du côté féminin de ses formules de sexuation, la fonction phallique était valable pour « *pastout* ». Et si *L'Étourdit* ne traite pas de la psychose en tant que telle, mais de ce « *pastout* », il fait référence à Schreber trois fois parce que sa « *pousse à la femme* » et l'absence de sens phallique régulé (*ab-sens*) chez lui confirme ce que Lacan dit du sexe qui est « *Autre* ».

Les deux formules féminines de droite, le « *nyania* », il n'y pas de x qui nia la fonction phallique ($\exists x. \overline{\Phi x}$), qui questionne l'exception, et le *pastout*, pas tout x phi de x ($\forall x. \Phi x$), sont appliquées maintenant aux deux trous du schéma I de « *D'une question préliminaire* ». En ce qui concerne le trou dans le Symbolique causé par l'échec du Nom-du-Père, ce qui échoue maintenant est l'exception paternelle, le père de *Totem et Tabou* : il existe « *au moins un* » non phi de x ($\exists x. \overline{\Phi x}$), la première formule sur la gauche, où le phi de x est la fonction de la castration symbolique. Et là où le signifiant phallique était absent dans l'Imaginaire du Schéma I, Lacan peut affirmer maintenant que l'autre formule masculine, le « tous les x disent oui à la fonction phallique », devrait être présente dans l'Imaginaire de Schreber, mais elle aussi a échoué. Ce tout x phi de x ($\forall x. \Phi x$) est nié, et Lacan fait le lien entre ceci et son « *pastout* » ($\forall x. \Phi x$), qui est responsable de l'absence de rapport sexuel, et l'absence de sens phallique et régulé chez Schreber. Non pas que Lacan insère les deux formules féminines dans les trous du Schéma I. Cela ne ferait que donner à Schreber une position féminine. Schreber n'avait pas seulement adopté une position féminine ; il était psychotique et sa condition de femme était délirante. En fait il était devenu « *La* » femme et vivait donc une expérience particulière de la féminité. Si dans *Encore*, *La* femme n'existe pas parce qu'une femme n'est pas toute dans le sens que la jouissance féminine est divisée entre la jouissance phallique et une jouissance qui est Autre (Lacan, 1975, le 13 mars 1973), Schreber a incarné *La* femme. Il est en effet devenu l'exception elle-même, pas *l'Un* cependant, mais *l'Une*. Néanmoins, si Schreber ne remet pas seulement en cause l'exception paternelle, mais l'exclut radicalement, le forclo, le fait qu'il va sans le même sens explique pour Lacan son « *pousse à la femme* ». Si le Schreber de Freud était l'expression de ce que Lacan appelle une « *touthomme* » dans le sens où Freud a fait une norme du mâle (*normâle*), le Schreber de Lacan est un « bi-président » et un « aigle à deux têtes ». C'est un homme qui présente une *pousse psychotique à la femme*, une pousse vers l'Autre sexe – *l'Heteros* – où tous ne sont pas soumis à la fonction phallique. Il est devenu un « *ex-il* » après avoir fait le voyage à l'autre côté des formules de sexuation, au côté Autre. C'est pourquoi Lacan peut dire que si Freud a dû *recourir à l'épave des Mémoires d'un défunt*, c'est d'une reprise de sa parole sur le *pastout* que naît son Schreber (Lacan, 2001, 494). Et parce que « *l'au moins un* » est absent en Schreber, il n'y a pas de limite à l'une ou l'autre hyperbole de son Schéma I. D'où son Autre se déchaîne

et il est inondé de volupté de la tête aux pieds, avec une *jouissance* féminine illimitée, ce dont Lacan parlera dans *Encore*, mais dont, comme nous le savons, il ne peut écrire topologiquement comme « *jouissance Autre* » qu'avec l'avènement de son nœud borroméen, et démontrer que ce n'est plus seulement le Nom du Père symbolique qui peut être soumis au *Verwerfung*, même si, contrairement à Joyce avec sa schizophrénie, cela reste le cas pour le paranoïaque Président Schreber.

La Pertinence de la féminité de Schreber

Quelle est la pertinence de cette lecture de la féminité de Schreber aujourd'hui ? Je ne veux que souligner ici un seul enjeu clinique et demander si le cas Schreber ne jette un peu de lumière sur la question de transgendérisme et faire quelques remarques non définitives. Je ne sais pas pour la France, mais en Irlande, nous voyons une nouvelle et forte promotion du transgendérisme. Non pas, bien sûr, que le transgendérisme comme telle, comme adoption radicale d'une autre position subjective sexuelle, est nécessairement un signe de la psychose, même d'une soi-disant psychose sociale contemporaine.

À Dublin, l'université de James Joyce vient d'introduire sur son campus 170 toilettes non sexuées, c'est-à-dire pour des hommes, des femmes, et pour ceux ou celles qui sont de « genre souple ». La ministre responsable s'est félicitée de ce pas vers la « *pleine égalité pour tous* » (*Irish Times*, 22 février 2018), idée d'égalité, à mon avis, que risque une perte générale de différence sexuelle si cette égalité signifie en fait « *mêmeté* ». L'université a mis en place des vestiaires pour les transgenres dans son centre sportif, et elle permet également aux étudiants transgenres de changer leur nom en conséquence. Comme ailleurs le Sénat et le parlement irlandais, le *Dáil*, ont adopté une loi permettant de reconnaître le changement de sexe dans les actes de naissance et cetera sur la base d'une déclaration formelle du demandeur. L'exigence proposée antérieurement d'appuyer le témoignage des psychiatres a été abandonnée, sauf pour les personnes de moins de 18 ans. Et *Amnesty International* a salué ce changement comme une victoire historique pour les droits humains.

Dans le domaine de la psychanalyse aussi, des appels ont été lancés en faveur d'une nouvelle approche des transgenres sur la base des droits de l'homme. Deux nouveaux livres de l'analyste lacanienne américaine, Patricia Gherovici, *Please Select Your Gender* (2010) et *Transgender Psychoanalysis* (2017) ont plaidé pour une démocratisation et une dépathologisation du transgendérisme. Gherovici croit que le transgenre est devenu la nouvelle frontière des droits civils. En dé-fixant les notions de genre, de sexe et d'identité sexuelle, et de normativité, elle soutient que le transgendérisme peut réorienter la pratique psychanalytique. Un critique de *Please Select your Gender* a d'ailleurs déclaré que ce livre devrait être obligatoire pour les personnes impliquées dans la chirurgie de changement de sexe. Entre 1999 et 2010, le service sanitaire irlandais, le *Health Service Executive*, a financé 22 chirurgies de changement de sexe en Grande-Bretagne, soit une moyenne de seulement 2 par an. Ce nombre est passé à 12 en 2012, et à 28 en 2016 (*Irish Times*, 17 février 2018), une tendance à la hausse significative pour un petit pays.

De toute évidence, nous ne pouvons pas généraliser, et chaque cas doit être analysé individuellement. De même qu'il n'y a pas « *tous les Schreber* », il n'y a pas de catégorie de « *tous les patients transgenres* ». En écoutant un sujet transgenre, l'analyste cherchera des repères et se posera un certain nombre de questions. S'agit-il d'une question d'identification au parent du sexe opposé ? La perspective ouverte par la nouvelle économie psychique de Charles Melman, est-elle utile, avec sa récusation – pas forclusion – du Nom-du-Père, et l'aplatissement conséquent du sexe parce que le phallus n'a pas été institué ? Ou s'agit-il en fait d'une question de psychose ? En ce qui concerne ce dernier, on pourrait pardonner à un analyste de se demander si Schreber n'est pas bien vivant aujourd'hui. La perspective de Freud et Lacan sur la féminité de Schreber peut encore fournir des repères pour donner un sens à de tels cas. En particulier lorsqu'il y a eu une chirurgie de réassignation sexuelle, dans un cas de psychose, nous pouvons nous demander : n'est-ce pas une question de ce qui est forclos du Symbolique, une coupure symbolique, la castration symbolique, revient dans le Réel ? Si la remise en question de l'exception paternelle aboutit à une position féminine, la forclusion de l'exception est encore capable de produire aujourd'hui une féminité délirante ou *pousse à la femme schreberienne*.

- Brabant, E., Falzeder, E. & Giampieri-Deutsch, P. (Eds.). (1993). *Sigmund Freud Sándor Ferenczi Briefwechsel I/1. 1908-1911*, Vienna : Böhlau.
- Dalzell, T. (2011). *Freud's Schreber between psychiatry and psychoanalysis. On subjective disposition to psychosis*. London : Karnac Routledge.
- Freud, S. (1911a). Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia (Dementia paranoides), *Gesammelte Werke* 8: 240-316 ; Psychoanalytic Notes on an Autobiographical Account of a Case of Paranoia (Dementia Paranoides). SE XII, 1-82.
- Gherovici, P. (2010). *Please select your gender*. NY : Routledge ; (2017). *Transgender psychoanalysis. A Lacanian perspective on sexual difference*. NY : Routledge.
- Krafft-Ebing, R. (1886). *Psychopathia Sexualis. Eine klinische-forensische Studie*. Stuttgart : Enke.
- Lacan, J. (1955-56). *Les structures Freudiennes des psychoses*. Paris : ALI ; (1966). D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose. *Écrits* (pp. 531-583). Paris : Seuil ; (1972-1973). *Encore*. Paris : ALI ; (1973) L'Étourdit, *Scilicet*, 4 : 5-52.
- McGuire, W. & Sauerländer, W. (Eds.). (1974). *Sigmund Freud C. G. Jung. Briefwechsel*. Frankfurt : Fischer.
- Schreber, D. P. (1903), *Denkwürdigkeiten eines Nervenkranken*. Leipzig : Oswald Mutze [Giessen: Psychosozial Verlag, 2003] ; *Memoirs of My Nervous Illness*. Macalpine, I. & Hunter, R. A. (Eds.). London : Dawson, 1955.
- Ulrichs, K. H. (1864). *Forschungen über das Räthsel der mann männlichen Liebe* I. Leipzig : Ulrichs ; (1868) VII. Schleiz : Hübscher.